

Histoire
des **écoles bruxelloises**

RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE

39



Rédaction et recherche iconographique
Thierry Demey, asbl Badeaux

Comité d'accompagnement
Cyrille Segers
Cabinet du Secrétaire d'État
Muriel Muret, Christine Rouffin, Dominique Pauchet
Direction des Monuments et des Sites

Coordination
Dominique Pauchet
Direction des Monuments et des Sites

Relecture
Martine Maillard
Direction des Monuments et des Sites

Illustrations
Photographies : Thierry Demey
Cartes postales : collection Dexia Banque
Archives de la Ville de Bruxelles : 3, 9

Graphisme : La Page - Photogravure et impression : Poot Printers - Distribution : Altera Diffusion

© Éditeur responsable : Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale,
Direction des Monuments et des Sites, Guido Van Cauwelaert, directeur
CCN - rue du Progrès, 80 - 1035 Bruxelles - Tél. 0800/13680

IMPRIMÉ EN BELGIQUE
DÉPÔT LÉGAL : D/2005/6860/001 - ISBN 2-9600502-2-3

Histoire des écoles bruxelloises

Thierry Demey



LE DÉVELOPPEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE	3
L'ENSEIGNEMENT OFFICIEL	9
Les écoles de la Ville de Bruxelles	9
Les écoles des faubourgs	18
Les écoles de Henri Jacobs	22
L'ENSEIGNEMENT LIBRE	29
Des domaines privés réaffectés	30
Les écoles fondées par des paroisses ou des ordres religieux	33
DE L'ÉCOLE FONCTIONNELLE À L'ÉCOLE LUDIQUE	38

Le développement de l'instruction publique



Athénée Fernand Blum (H. Jacobs, 1913) à Schaerbeek: la fresque de Langaskens orne le préau.

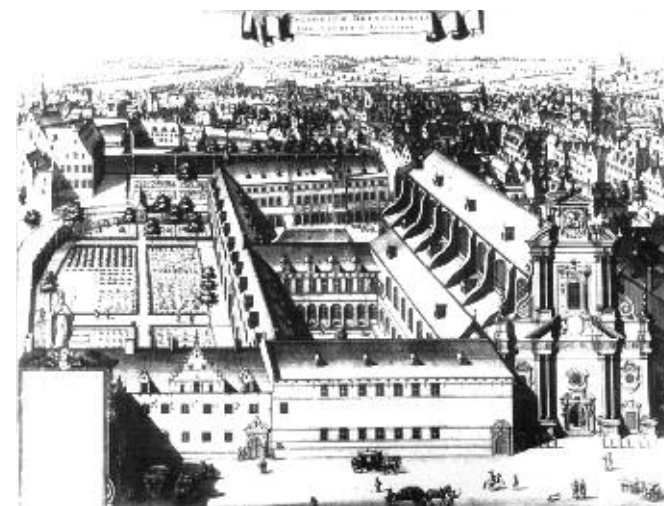
L'instruction publique a connu un essor particulier en Belgique au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. À Bruxelles comme ailleurs, de multiples établissements d'enseignement primaire et secondaire ont accompagné le développement de la ville vers les faubourgs au point de représenter, aujourd'hui, plus de 250 implantations réparties, de manière parfois inégale, sur le territoire des dix-neuf communes.

Notre objectif n'est pas d'en faire l'inventaire exhaustif mais d'épingler quelques réalisations qui témoignent des différents courants architecturaux qu'elles illustrent à travers le temps. Fidèles à l'histoire de l'enseignement en Belgique qui a vu se

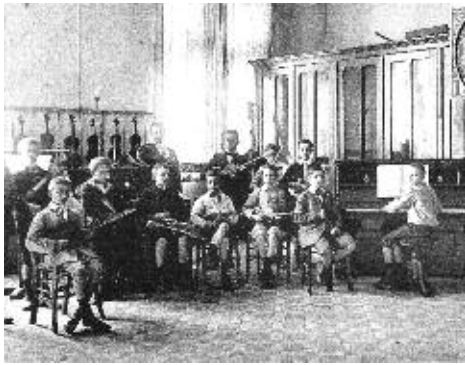
développer deux réseaux parallèles – l'enseignement officiel des communes ou de la Communauté française et l'enseignement libre confessionnel ou non – nous distinguerons les deux courants, dont les différences architecturales, très notables au tournant des XIX^e et XX^e siècles, vont disparaître après la Seconde Guerre mondiale. Avant cet événement charnière, l'architecture scolaire laïque se voulait en phase avec la modernité en gage de sa foi dans la science et les techniques comme facteurs d'émancipation de l'homme, tandis que sa consœur confessionnelle tablait davantage sur les valeurs de la tradition, puisant son inspiration dans le large répertoire architectural des édifices religieux.

Au Moyen Âge, l'enseignement public est un monopole de l'Église. Au niveau élémentaire, il a un but catéchétique et ne sert qu'accessoirement à apprendre à lire et à écrire. Il est dispensé par les écolâtres des chapitres de cathédrale. À Bruxelles, c'est le chapitre de Sainte-Gudule qui en détient le pouvoir. Au-delà, l'enseignement supérieur dispensé par l'université sert à former des clercs.

Cet état de fait change avec la Réforme, qui met l'accent sur l'instruction du peuple de Dieu, et l'humanisme de la Renaissance. L'Église catholique découvre alors l'intérêt de former, dans les classes aisées d'abord, des « honnêtes hommes » capables de résister à la Réforme, de défendre la seule vraie foi et de jouer un rôle social de premier plan. Des collèges d'Humanités sont créés à travers l'Europe sous son impulsion. En 1601, un premier collège est fondé par les Augustins dans leur couvent du Fossé-aux-Loups, à hauteur de la place De Brouckère actuelle. Trois ans plus tard, les jésuites en installent un second à l'ombre de la Cour, entre les rues de Ruysbroeck et de la Paille.



En 1601, les Augustins créent le premier véritable collège d'Humanités de Bruxelles.



Salle de musique de l'institut Saint-Jean-Baptiste de la Salle à Saint-Gilles.

Classe primaire des sœurs de Saint-Joseph à l'institut Sainte-Geneviève d'Ixelles.



Avec l'arrivée des Français en 1794, l'État acquiert un monopole sur les études supérieures. Les écoles centrales, puis les lycées, font leur apparition. L'école centrale du département de la Dyle est installée dans l'Ancienne Cour avant d'être déménagée, en tant que lycée traditionnel, dans les locaux de l'ancienne abbaye du Coudenberg, impasse du Borgendael. Au niveau de l'enseignement primaire, la Convention impose la création d'une école municipale dans chaque ancienne cure. Mais, accusées par le peuple de répandre la propagande révolutionnaire, ces écoles restent désespérément vides. Les enfants sont davantage confiés à des maîtres privés, souvent médiocres. Protestant et donc plus sensible à l'instruction des classes populaires – chacun ne doit-il pas savoir lire la Bible? – le régime hollandais applique en Belgique une loi de 1806, instaurant l'enseignement public, gratuit, neutre et subventionné par l'État. Les enseignants sont, pour la première fois, tenus de posséder un brevet de capacité et l'inspection scolaire se généralise. Pendant cette période, des écoles communales gratuites sont ouvertes rue Terarken (1820) et rue du Miroir (1826). Une école royale ou école primaire supérieure est, en outre, ouverte par l'État dans l'ancien hôtel des Finances, rue des Sols. La mainmise ainsi exercée sur l'école par un pouvoir central autoritaire et anticlérical ne sera pas étrangère à la Révolution de 1830. Aussi ne faut-il pas s'étonner que catholiques et libéraux tombent rapidement d'accord pour inscrire la liberté d'enseignement dans la Constitution de 1831. Spécificité belge, deux réseaux d'enseignement – libre et officiel – vont naître de cette liberté retrouvée. L'État leur accordera des subventions en échange de la reconnaissance d'un droit d'intervention dans les programmes.



École des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul à Ixelles.

École normale supérieure des Filles de la Sagesse à Saint-Josse-ten-Noode.

À Bruxelles, les ordres religieux retrouvent rapidement le chemin de l'école. Outre les nombreux petits établissements réservés aux filles, dispersés dans la ville, une importante école pour garçons est ouverte à la rue du Chêne, en 1832, par les Frères des écoles chrétiennes. Trois ans plus tard, les jésuites font de même à la rue des Ursulines où ils inaugurent le premier collège Saint-Michel. L'enseignement communal est plus lent à se mettre en place. Après plusieurs tentatives infructueuses, deux lois de 1836 obligent les communes à reprendre en main les écoles communales délaissées depuis l'Indépendance, à nommer des instituteurs et à veiller au bon fonctionnement de l'instruction. L'école libre reste indépendante et aucune restriction n'est posée à sa création ou à son fonctionnement. Une nouvelle étape est franchie par la loi du 23 septembre 1842 sur l'instruction primaire. Celle-ci reconnaît les rôles respectifs du pouvoir civil et du clergé dans l'organisation de l'enseignement et favorise la diffusion de l'instruction publique. L'établissement d'au moins une école primaire dans chaque commune ou groupe de villages est désormais obligatoire. La création d'une école publique est toutefois supplétive, rien n'empêchant la commune d'«adopter» une école libre en la subsidiant. Non obligatoire, l'instruction est dispensée gratuitement aux pauvres. Enfin, un soutien financier est accordé par le gouvernement aux institutions officielles ou subsidiées, mais il est conditionné par le respect d'un programme minimum. Cette réglementation, mais aussi l'accroissement de la population des villes liée à l'industrialisation, provoquent un envol de la population scolaire dont 75 % bénéficient de l'école gratuite. L'enseignement privé, donné par des particuliers, largement dominant jusqu'alors, ne peut plus suffire.

Un groupe de pression regroupant des militants de l'école publique occupe une place particulière dans le paysage bruxellois à partir des années 1860: la Ligue de l'enseignement. Son projet utopique d'organisation de l'enseignement populaire servira de base à la réforme de l'enseignement primaire de 1879. Le programme proposé, basé sur l'observation et l'expérimentation, sollicite toutes les facultés, sans hiérarchie de matières.

Au lendemain des élections législatives du 11 juin 1878, le ministre de l'Instruction publique, le libéral et anticlérical Pierre Van Humbeeck, fait voter une loi garantissant la laïcité et la neutralité de l'école officielle. Le cours de religion reste admis dans l'école, mais en dehors du programme officiel et sans contrainte pour l'élève. La mobilisation massive et autoritaire du clergé contre cette loi provoque, en réaction, la mise sur pied d'un enseignement catholique paroissial et la fuite massive des enseignants et des élèves du réseau officiel. En obligeant chaque commune à créer une école publique, la loi porte maladroitement atteinte à l'autonomie communale dont les élus sont souvent d'obédience catholique. En se privant de la collaboration du clergé dans la formation et l'inspection du corps enseignant, elle décrédibilise l'enseignement officiel aux yeux d'une population qui reste majoritairement attachée à l'Église.

Dès 1884 et pour trente ans, une majorité catholique absolue s'installe au parlement et n'aura de cesse de diminuer l'influence de l'enseignement officiel. Vont dans ce sens les subventions des écoles libres adoptées par les communes, l'accès à l'enseignement officiel des diplômés de l'enseignement catholique ou le rétablissement du cours de religion dans l'enseignement officiel. À la veille de la Première Guerre mondiale, l'enseignement primaire devient enfin obligatoire et l'État prend en charge les traitements de tous les instituteurs...

Après la guerre et jusqu'en 1950, face aux nécessités de la reconstruction, une politique de pacification s'instaure. Durant cette époque, la Belgique est gouvernée par des coalitions qui cherchent à éviter l'affrontement. Le subventionnement de l'enseignement libre s'étend dans des proportions de plus en plus importantes. En compensation, un fonds des constructions scolaires de l'État est mis sur pied, la création d'écoles maternelles est reconnue aux pouvoirs publics et, enfin, les cours de morale non confessionnelle et de religion sont mis sur pied d'égalité.



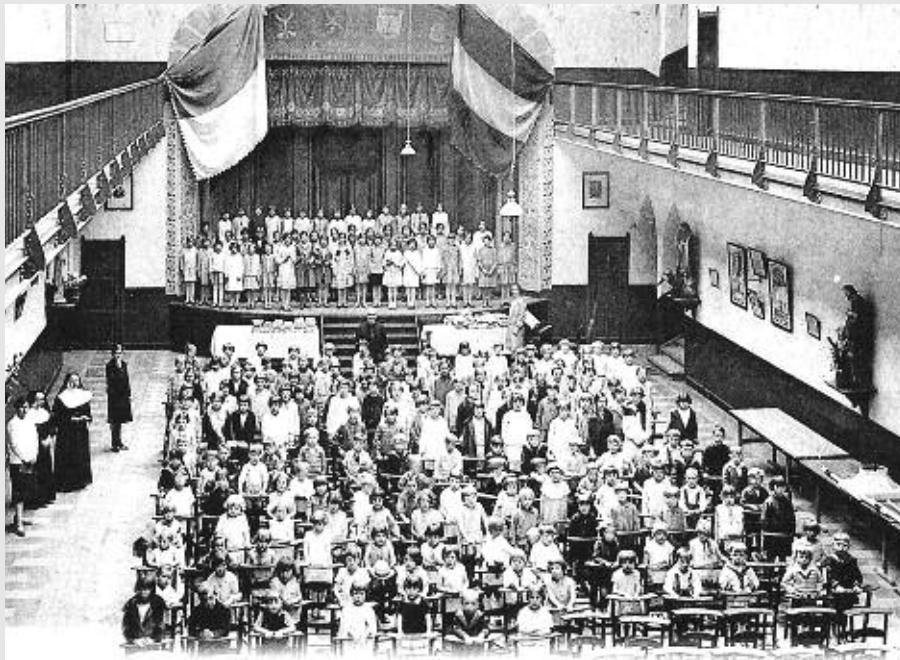
École Sainte-Alice de la chaussée de Boondael à Ixelles.

À un gouvernement homogène social chrétien favorable à l'enseignement libre au lendemain de la Question royale succède, en 1954, une majorité laïque qui annonce une politique de promotion de l'enseignement officiel et de contrôle des subsides accordés à l'enseignement libre. La loi Collard, votée en juillet 1955, se caractérise essentiellement par la généralisation du paiement direct par l'État des traitements du personnel et l'affirmation du devoir de l'État de créer des établissements scolaires «là où le besoin s'en fait sentir». Le parti social chrétien et les autorités scolaires catholiques déclenchent une campagne violente contre cette loi qui est cependant votée et appliquée. C'est la seconde guerre scolaire.

Suite au renversement de majorité de 1958, une solution négociée à la question scolaire est rapidement trouvée. Le 29 mai 1959, la loi reprenant les principes et fixant les modalités de l'accord est votée. Le pacte scolaire entérine un compromis doctrinal et financier. Le pluralisme des institutions scolaires – qui se traduit par l'existence d'un réseau officiel neutre et d'un réseau libre confessionnel – et le libre choix des parents d'élèves sont garantis tandis que le subventionnement est généralisé. Il concerne à la fois les traitements, le fonctionnement des établissements et l'équipement des bâtiments scolaires.

Les problèmes scolaires ne reprendront une certaine acuité que dans le cadre des réformes de l'État enclenchées depuis 1970. La régionalisation, mais surtout la communautarisation de l'enseignement intervenue en 1988 modifient profondément les structures de l'enseignement en Belgique, chaque Communauté menant désormais sa propre politique en la matière. La Communauté flamande va développer et promouvoir son propre réseau à Bruxelles.

L'enseignement officiel



Salle des fêtes de l'école Saint-Rémy à Molenbeek.

INSTRUCTIONS MINISTÉRIELLES CONCERNANT LA CONSTRUCTION DE MAISONS D'ÉCOLES PRIMAIRES COMMUNALES

Séparée des habitations voisines et isolée des bruits du dehors, l'école doit être construite solidement et être d'entretien aisé. Les matériaux de façade sont, de préférence, ceux du pays, le plancher et le carrelage sont préconisés comme revêtement de sol. L'accès des classes est protégé par un porche ou péristyle qui intercepte l'air extérieur.

L'aspect extérieur du bâtiment est simple, sans luxe ou ornements inutiles, sans pour autant exclure l'élégance et la variété des formes. Les communes sont « libres de donner aux façades comme à l'ensemble des constructions, soit un caractère plus monumental, plus artistique, soit un style plus en harmonie avec la situation des lieux. » Au début du XX^e siècle, on recommande d'éviter désormais que l'école ressemble à un bâtiment officiel et de lui préférer un cachet artistique caractérisé par la simplicité élégante, la gaieté, la clarté et l'intégration dans le milieu. Le style est laissé à l'appréciation des communes à condition qu'il ne conditionne pas les règles de construction, d'hygiène et de pédagogie.

La dimension des préaux, entourés de murs, a tendance à s'accroître avec le temps. Le préau est finalement construit à l'intérieur du bâtiment et sert à la fois de vestiaire, de salle de gymnastique et de couloir d'accès aux classes.

L'exposition des classes à la lumière fait l'objet d'une attention constante. Y pourvoient de vastes baies vitrées exposées au sud-est et au nord-ouest pour éviter les écarts de température trop élevés tout en facilitant l'accès des rayons du soleil matin et après-midi.

La ventilation des locaux est assurée par un système ingénieux de circulation d'air dont on aperçoit les traces dans les façades de nombre de bâtiments scolaires : des prises d'air à coude recouvertes de toile métallique sont pratiquées à intervalles réguliers dans les murs à deux mètres de hauteur tandis que des conduits en forme d'entonnoirs sont ouverts dans les angles des plafonds jusqu'au-dessus du toit pour évacuer l'air vicié. Associée au chauffage en hiver, la ventilation doit garantir une température constante de 14 à 15° dans les classes.

En 1830, l'école n'est pas abritée dans un bâtiment spécifique. Elle occupe un local destiné à un autre usage – habitation, salle de café, cure, hôtel communal – et dispose d'un mobilier réduit.

L'accroissement de la population scolaire entraîne de lourdes charges financières pour les communes, forcées par le législateur de consacrer à l'instruction une part du budget communal, sous peine de suspension des subsides de l'État. L'entretien des bâtiments, le mobilier et les fournitures scolaires représentent en effet une dépense parfois considérable.

Des prescriptions idéales de construction de bâtiments scolaires, accompagnées des crédits nécessaires, sont adoptées par les gouvernements successifs tous les vingt ans à partir de 1852. Mais, faute de moyens budgétaires suffisants, elles tardent à être appliquées sur le terrain malgré la surpopulation scolaire et la vétusté des bâtiments.

Derrière ces prescriptions qui influenceront durablement la construction scolaire dans le réseau officiel – le réseau libre gardant son autonomie financière en matière de bâtiments – la préoccupation n'est pas seulement d'instruire, mais aussi « d'éduquer les élèves pour les rendre meilleurs, leur donner le goût du beau et du bien, relever le niveau moral du peuple. » Le bâtiment et ses équipements se doivent d'être des illustrations des valeurs qui sous-tendent l'enseignement.

LES ÉCOLES DE LA VILLE DE BRUXELLES

Le développement de l'infrastructure scolaire de la Ville de Bruxelles prend son essor vers 1860, en même temps que celui des faubourgs accolés au Pentagone. Il correspond à une croissance exponentielle de la population urbaine liée à l'industrialisation.

Jusqu'au maïorat de Jules Anspach, le nombre d'écoles évolue peu. De manière générale, les locaux manquent, sont surchargés ou insalubres et les écoles sont absentes des quartiers pauvres. Exception à cet état de choses, une école est construite en 1850 par l'architecte Joseph Poelaert dans le quartier populaire situé entre la porte de Hal et la Senne.

Jules Anspach (1829-1879) fut échevin de l'Instruction publique et bourgmestre de Bruxelles de 1863 à sa mort.





Premier édifice conçu pour l'enseignement (1850).

École communale du boulevard du Midi

Le long bâtiment situé au n° 68 du boulevard du Midi, qui abritait autrefois l'école communale n° 6, est le premier à avoir été conçu spécialement pour l'enseignement. Depuis peu au service de la Ville de Bruxelles, Joseph Poelaert a dû composer avec un terrain exigu et de forme irrégulière qui va bousculer l'ordonnancement classique. Développant une façade de plus de 54 mètres de long côté boulevard et de 34 mètres côté rue Terre-Neuve, le nouveau bâtiment est inauguré le 25 septembre 1850.

Le bâtiment central abritait la salle des professeurs et les logements du directeur et du concierge.

De part et d'autre du bâtiment central à deux niveaux qui abritait la salle du conseil, les logements du directeur et du concierge, deux

aires basses donnaient accès à deux bâtiments perpendiculaires abritant les classes. La capacité d'accueil de l'ensemble était prévue pour 500 garçons et 300 filles.

Vingt ans plus tard, on envisage d'étendre les bâtiments vers la rue De Lengentier. Après acquisition des terrains, l'architecte communal Victor Jamaer entreprend, entre 1877 et 1879, la construction d'une nouvelle



aille de 20 classes, séparée du bâtiment principal par deux préaux. En 1904, on ajoutera encore un étage du côté de la rue Terre-Neuve. L'ensemble des façades, rigoureusement symétriques, est de style néoclassique très sobre comme en témoignent notamment les murs enduits, le fronton sur le portail central, le double entablement aux deux étages, les encadrements de fenêtre et la frise sous la toiture du bâtiment central. Ce style se retrouvera dans plusieurs bâtiments scolaires communaux, surtout à Ixelles, pour les groupes scolaires Sans-Souci et du Bois de la Cambre.

À ceux qui prônaient la démolition de l'école du boulevard du Midi pour vétusté à la veille de la Grande Guerre, Émile De Mot répliquera en protestant : « C'est là que Manneken Pis a appris à lire ! » Elle accueille aujourd'hui la section d'application de l'école normale Charles Buls.

Sous l'impulsion de Jules Anspach, bourgmestre de la Ville de Bruxelles entre 1860 et 1880, et de la Ligue de l'enseignement, huit nouvelles écoles sont créées pour faire face à l'augmentation exponentielle de la population scolaire qui atteint les 13.000 unités à la rentrée 1880. Tout le territoire est désormais couvert, à l'exception des nouveaux quartiers Nord-Est et Léopold. Parallèlement, des locaux existants sont agrandis et des maisons privées annexées. Pourtant, la surpopulation des locaux reste endémique à la fois à cause d'une répartition spatiale inégale des écoles dans les quartiers et de la présence de nombreux élèves domiciliés hors de la ville.

Deux ailes basses donnaient accès aux classes séparées pour filles et garçons.

Porte principale de style néoclassique avec fronton triangulaire.



École modèle de la Ligue de l'enseignement

La Ligue de l'enseignement a été fondée le 28 décembre 1864 par des libéraux progressistes soucieux de promouvoir l'instruction en Belgique. Ses membres fondateurs, parmi lesquels figure Charles Buls, qui a été échevin de l'Instruction publique avant de devenir bourgmestre de la Ville de Bruxelles, sont tous issus de la « Libre-pensée », cercle bourgeois de libres penseurs. La Ligue milite pour l'école obligatoire, gratuite et laïque et veut réformer tant le contenu des programmes que rénover les bâtiments scolaires. Elle souhaite aussi améliorer le statut social des instituteurs, développer l'enseignement pour les filles, favoriser la création de bibliothèques populaires, de cours publics, d'écoles pour adultes, d'écoles normales pour former les enseignants. Pour ce faire, elle rédige et diffuse régulièrement des publications, intervient auprès du monde politique et organise des réunions publiques.

Elle souhaite aussi améliorer le statut social des instituteurs, développer l'enseignement pour les filles, favoriser la création de bibliothèques populaires, de cours publics, d'écoles pour adultes, d'écoles normales pour former les enseignants. Pour ce faire, elle rédige et diffuse régulièrement des publications, intervient auprès du monde politique et organise des réunions publiques.

Pour mettre ses idées en pratique, la Ligue va financer la construction d'une école modèle qui, par ses programmes perfectionnés, ses méthodes rationnelles d'enseignement et la disposition de ses locaux, servira d'archétype à toutes les écoles populaires du pays.

Pour implanter l'École modèle, un terrain est cédé par la Ville de Bruxelles à front du boulevard du Hainaut – actuel boulevard Maurice Lemonnier – sur l'itinéraire du pertuis de la Senne. Jules Anspach s'engage à racheter le bâtiment après 25 ans pour la moitié du prix de sa construction. Les plans de l'École modèle sont confiés à Ernest Hendrickx, professeur à l'Université libre de Bruxelles et membre de la loge « Les Amis philanthropes ».

Hendrickx développe une architecture fonctionnelle et hygiéniste en rupture avec celle des bâtiments scolaires de l'époque qui, récupérés et adaptés, n'ont ni cours, ni préau et ne disposent que de classes sombres et mal aérées, d'un chauffage et d'un équipement déficients. Ce faisant, il met en œuvre les directives diffusées par le ministère de l'Instruction publique depuis bientôt vingt ans.

Les sommes réunies en 1873, grâce notamment à l'apport de J. R. Bischoffsheim, banquier, homme politique et mécène bien connu, per-

ERNEST HENDRICKX (1844-1892)

Élève d'Eugène Emmanuel Viollet-le-Duc et d'Anatole de Baudot, Ernest Hendrickx représente le courant rationaliste dans l'architecture belge de la deuxième moitié du XIX^e siècle. À l'écart du débat sur les styles et de l'académisme, il s'efforce de définir une méthode de construction fondée sur le respect du programme du maître d'ouvrage, les propriétés des matériaux et l'économie des moyens. Pour diffuser ces principes, il consacre une partie importante de son temps à l'enseignement : successivement professeur à l'école de dessin de Saint-Josse et à l'école industrielle (1869), il est nommé en 1873 professeur de dessin, de construction et d'histoire de l'architecture à l'école polytechnique de l'ULB. Pendant près de quinze ans, il s'est aussi consacré aux travaux d'agrandissement de l'université dont le siège était situé rue des Sois.



La façade de l'École modèle a été primée lors du concours organisé pour embellir les boulevards centraux qui couvrent le pertuis de la Senne.

mettent d'entamer la construction des locaux, inaugurés le 17 octobre 1875. Malgré un minerval élevé – 200 francs par an – le nombre d'élèves passe rapidement de 99 à 323.

La construction de l'École modèle du n° 110 du boulevard Maurice Lemonnier profite largement des innovations technologiques et des matériaux nouveaux, comme l'acier qui compose les poutrelles de soutien des galeries, les charpentes qui couvrent le préau et les linteaux des fenêtres. Chauffage, ventilation et sanitaires sont également à la pointe. Malgré un budget initial très serré – 165.000 BEF – obligeant à renoncer aux caves, au deuxième étage et au revêtement en carrelage du sol des classes, elle constitue un chef-d'œuvre de l'architecture scolaire.

Les classes sont conçues pour accueillir un maximum de 33 élèves. Elles ont 8,7 mètres de long sur 6,4 mètres de large et 5,4 mètres de haut, soit 1,68 m² par élève. Elles sont chauffées par paire à l'aide de calorifères placés dans le préau. Chaque élève dispose d'un banc isolé à dossier – dessiné par Charles Buls lui-même... – proportionné à sa taille pour éviter toute scoliose. Dans le même souci, « l'écriture belge », inventée par Joseph Dierckx, remplace l'écriture anglaise : elle est droite et sans pleins, plus lisible et facile à tracer.

La façade de l'École modèle a obtenu le 19^e prix du concours de façades organisé entre 1872 et 1876 pour embellir les boulevards



À l'étage, l'ancienne salle de dessin est percée de larges baies cintrées.

Le gymnase a été ajouté par l'architecte Edmond Quéting à front de la place Rouppe.



centraux qui couvrent le pertuis de la Senne. L'étroit bâtiment à rue comprenait, à l'origine, l'entrée, les locaux de service, la salle de dessin au premier étage et l'habitation du directeur au deuxième. Construite en pierre blanche sur soubassement en pierre bleue, la façade symétrique comporte trois niveaux. Au rez, les ouvertures sont dotées d'impostes recouvertes d'arcades surbaissées. La frise portant l'inscription « École modèle » est cannelée et ponctuée d'ancres entourées de motifs floraux. À l'étage, la salle de dessin est percée de larges baies cintrées. Le logement du directeur est doté d'un balcon continu à garde-corps en fonte. La frise sous le fronton sur colonnettes porte la mention « LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT ».

À l'origine, le préau était cerné d'une galerie sur colonnettes en fonte et coiffée d'une verrière à charpente métallique reposant sur des demi-colonnes. Les deux grands côtés abritaient chacun trois classes sur deux niveaux donnant également sur les cours de récréation extérieures tandis que les petits côtés étaient réservés aux escaliers et aux sanitaires. Un gymnase fut ajouté par l'architecte Edmond Quéting à front de la place Rouppe quelques années plus tard. S'ils ont permis d'ajouter un étage, de changer la couverture du préau et d'aménager une bibliothèque dans l'appartement du directeur, des travaux récents ont défiguré le préau, construit en béton avec double galerie.

La notoriété de l'École modèle a très vite grandi, même si l'expérience est restée éphémère. La réforme de 1878 qu'elle a inspirée, jointe à des difficultés financières récurrentes, servira de prétexte à sa disparition. Les locaux de l'école du boulevard du Hainaut ont ensuite été loués par l'État pour y abriter l'école normale de la Ville de Bruxelles.

L'École modèle inspirera la construction d'une dizaine d'établissements sur le territoire de la Ville de Bruxelles, mais aussi dans les faubourgs et ailleurs en Belgique.

Citons, à titre d'exemples, l'ancienne école communale n° 13 (1880) construite à la place Anneessens par Charles-Émile Janlet, l'école primaire n° 7 (1897) construite rue Haute par l'architecte Adolphe Samijn, l'ancienne école communale n° 10 (1902-1906) construite rue de Rollebeek par le même architecte, l'école n° 19 Alfred Mabilie (1904-1907) construite rue Véronèse, dans le quartier des squares, par l'architecte Théo Serrure et les écoles de Henri Jacobs (voir *infra*).

Toutes les écoles construites sur ce modèle obéissent à la même structure. À front de rue, un bâtiment à façade néo-Renaissance, de la taille d'une maison particulière, abrite les locaux administratifs, la conciergerie et les parloirs. Symbole, par son style historicisant, de valeurs humanistes autant que signe de la prospérité et de la grandeur des villes, elle est étroite pour s'adapter au parcellaire bruxellois traditionnel. De la Renaissance, elle emprunte tantôt le style flamand, réputé national et laïque, tantôt le style italien au nom du prestige de la civilisation romaine.

Derrière le bâtiment à rue, le préau central, disposé perpendiculairement, est une cour couverte qui structure les circulations intérieures et sert de forum à l'école. D'une superficie moyenne de 400 m², il est éclairé par une toiture vitrée et conçu de façon à permettre une surveillance aisée des élèves. Les classes sont réparties de part et d'autre du préau et le long d'une galerie à l'étage, où se trouve aussi le bureau du directeur. On y accède par un escalier monumental. Le préau sert indifféremment d'abri par temps de pluie, de salle des fêtes, de gymnastique ou de jeux. Les fenêtres des classes donnent sur des cours de récréation en intérieur d'îlot, à l'abri des bruits et des distractions de la rue. Dans les plus grandes écoles, on trouve aussi un gymnase, des bibliothèques, un musée scolaire et un jardin d'exercices.

École primaire n° 7, rue Haute, par l'architecte Adolphe Samijn.





La place porte le nom de François Anneessens, décapité en 1719 pour avoir défendu les libertés communales.

École communale de la place Anneessens

Dans la foulée du voûtement de la Senne, la Ville de Bruxelles décide d'implanter une école primaire à front de la place Lebeau, actuelle place Anneessens, qui borde le boulevard du Hainaut d'alors. Il s'agit de dédoubler l'école surpeuplée de la rue du Vautour.

La place Anneessens, et les sept rues qui y aboutissent, a été aménagée en 1639 sur le pré aux Foulons délimité par la rue d'Anderlecht, la Senne et la Petite Senne. Jusqu'à sa transformation à la faveur du voûtement de la Senne et de la création des boulevards centraux, elle accueillait le vieux marché qui incommodait les riverains par « sa pouillierie et ses puces ». Après son transfert, en 1873, à la place du Jeu de Balle, le square s'appelait « à ven à mèt », soit ancien vieux marché. En 1889, on le gratifie du nom de François Anneessens (1660-1719), doyen du métier des Quatre Couronnés, décapité en 1719 pour avoir défendu les libertés communales contre le gouvernement autrichien. Une statue de Thomas Vinçotte (1889) en rappelle le souvenir. Pour réaliser son projet, la Ville a recours à un architecte de renom, Charles-Émile Janlet.

Située à front d'une place bordée de rues, à l'emplacement de maisons insalubres, le bâtiment de la future école communale n° 13, situé au n° 11 de la place Anneessens, a quatre façades à traiter. Sur la place, Janlet choisit de proposer une façade somptueuse de style éclectique où domine la Renaissance flamande – symbole de prospérité et de puissance communale – composée d'une alternance délicate de briques sombres et claires frappées d'ancres ornementales, de pierre bleue et de pierre de Gobertange. Non sans pertinence, le journal *L'Émulation* jugera l'ensemble pittoresque et rythmé, avec beaucoup de caractère sauf celui de sa destination. Et, en effet, il pourrait aussi bien s'agir d'un hôtel communal, d'un palais de justice que d'une école... Pour animer l'imposante façade principale, Charles-Émile Janlet multiplie les décrochements. Le porche d'entrée, auquel on accède par une double rampe à balustrade en pierre, est surmonté d'une loggia comme on en trouve dans plusieurs hôtels de ville ou palais flamands des XVI^e et XVII^e siècles. Il relie deux avant-corps, surmontés chacun d'un pignon à volutes coiffé d'un obélisque, par l'arc surbaissé de la loggia centrale et une balustrade en pierre. Cette disposition se retrouve partiellement dans les façades latérales où l'aile en recul, coiffée d'une toiture percée de lucarnes et de lanterneaux, est reliée au corps central par une façade à pignon. Les tympans des baies du rez-de-chaussée sont en outre agrémentés de bas-reliefs représentant des animaux.

Du côté de la rue du Dam, un premier agrandissement est réalisé en 1910-1912 par l'architecte gantois Edmond De Vigne (1842-1918) qui a notamment construit le château de Val Duchesse. Les trois niveaux du bâtiment à façade enduite présentent des ouvertures verticales très rapprochées. La cour de récréation à l'arrière a été remplacée par une construction récente.

Contrairement à ce que l'extérieur laisse supposer, le plan intérieur s'inspire directement de l'École modèle du boulevard Maurice Lemonnier. Derrière le corps principal qui abrite locaux administratifs et logements du directeur et du concierge, deux ailes perpendiculaires de trois étages, abritant les classes, entourent le préau central.

CHARLES-ÉMILE JANLET (1839-1919)

Charles-Émile Janlet est, avec Henri Beyaert dont il fut l'élève, et Jules-Jacques Van Ysendijck, l'un des initiateurs du renouveau de l'architecture Renaissance flamande en Belgique. Celle-ci habilite des constructions nouvelles d'éléments empruntés au style flamand du passé comme la brique apparente, les tourelles d'angle, les balcons ou les pignons à redents. Janlet se fait connaître à Bruxelles lors du concours organisé pour l'agencement des boulevards centraux, aménagés sur le voûtement de la Senne. Plusieurs de ses projets d'immeubles commerciaux sont primés à cette occasion. Sa clientèle privée, bourgeoise, lui commande des hôtels particuliers, la restauration ou la construction de châteaux. Il est aussi l'auteur des plans des structures métalliques de l'ancienne gare de Malines (1888), de la première extension du Musée des Sciences naturelles à Bruxelles (1905) et du pavillon belge de l'Exposition internationale de Paris de 1878.



La somptueuse façade est de style éclectique où domine la Renaissance flamande.

Le rez-de-chaussée contient, outre l'appartement du concierge, un lavoir, la bibliothèque et la salle des professeurs. Douze classes, pouvant accueillir 550 à 600 élèves, étaient disposées aux deux premiers étages tandis que le gymnase, le musée scolaire et la salle de conférence occupaient le troisième. Le préau est couvert par une verrière soutenue par d'amples charpentes métalliques ouvragées et parcouru par une galerie à hauteur du premier étage. On y accède par un escalier monumental logé dans le corps principal. Ses murs sont en brique blanche émaillée et en pierre. Au sol, le carrelage comportait, à l'origine, une rose des vents.

L'imposant édifice abrite aujourd'hui l'institut supérieur Lucien Cooremans (sciences commerciales, traduction-interprétation) et deux départements de la haute école Francisco Ferrer.

LES ÉCOLES DES FAUBOURGS

Dans les faubourgs aussi, l'École modèle inspire toute une génération de bâtisseurs d'écoles. Celles-ci connaissent, pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, une croissance de population exponentielle. Rurales pour la plupart, les communes de la première couronne – Saint-Josse-ten-Noode, Molenbeek-Saint-Jean, Anderlecht, Saint-Gilles et Ixelles – voient leur population scolaire quadrupler. Le développement du réseau d'établissements scolaires suivra partout de manière spectaculaire, mais avec vingt ans de retard. En 1860, la plupart des communes n'ont qu'une seule école publique abritée, la plupart du temps, dans les locaux de l'hôtel communal. En 1880, elles sont toutes équipées d'un réseau d'écoles plus ou moins dense.



École communale n° 8 entre les rues Odon et Abbé Cuyllits.



Façade latérale de l'école communale n° 9-10.

École communale n° 9-10 construite par Louis S'Jonghers dans le même style que la maison communale, située juste en face.

À Anderlecht, l'architecte communal Louis-Ernest S'Jonghers (1866-1931) dresse lui-même les plans de nombreuses écoles: l'école communale n° 8 (1897), située entre la rue Odon et la rue Abbé Cuyllits, est restée inachevée. Une dizaine d'années plus tard, entre 1906 et 1909, il dessine les plans et supervise la construction de l'école primaire n° 9-10 dont la façade monumentale, assez semblable à celle de l'hôtel communal, se dresse à l'angle des rues Éloy et des Vétérinaires.

L'expansion irrésistible de l'enseignement communal à Ixelles pendant la seconde moitié du XIX^e siècle – plus de 2.000 élèves déjà à la rentrée scolaire de 1873 alors qu'ils n'étaient pas la moitié dix ans plus tôt – est liée autant à l'accroissement important de la population qu'à l'action décisive de l'Association pour la Propagation de l'Instruction publique gratuite, fondée par les libéraux pour inciter les parents à envoyer leurs enfants à l'école à une époque où elle n'est pas encore

École Sans-Souci de style néoclassique.

École de style éclectique de la rue Américaine par Léon Delbove.





obligatoire. Pendant vingt ans, de 1860 à 1880, tous les établissements construits –rue Sans-Souci, avenue du Bois de la Cambre– le seront dans un style néoclassique. Les choses changent avec l'architecte Léon Delbove qui agrémente la rue Américaine d'un établissement de style éclectique, en 1892, et les rives des étangs d'Ixelles d'un bel édifice de style Louis XIII, en 1893. La structure des édifices emprunte à l'École modèle le préau central à éclairage zénithal entouré de classes sur deux étages.

À Saint-Gilles, dont le réseau scolaire se développe tardivement, c'est l'architecte communal Edmond Quétin, auteur de nombreux édifices communaux et du gymnase de l'École modèle du centre-ville, qui se montre le plus actif. Il est notamment le maître d'œuvre de l'école communale J. J. Michel de la rue de Bordeaux (1891-1892) et de l'ancienne école moyenne de la rue Louis Coenen (1907). L'école J. J. Michel, située au n° 14-16 de la rue de Bordeaux, présente deux bâtiments de largeur différente en façade, correspondant aux fonctions intérieures. Couronnée d'un pignon, l'entrée de la section primaire s'ouvre sur un vestibule décoré de colonnes et d'un revêtement de céramique. Au centre, le vaste préau, couvert d'une toiture en bois à charpente métallique, relie les deux sections maternelle et primaire auxquelles on accède par quatre couloirs et quatre escaliers identiques menant aux classes. Les luminaires et appliques en fer forgé sont d'origine.

Groupe scolaire des Étangs en style Louis XIII par Léon Delbove.

Plafond en bois du préau du Groupe scolaire des Étangs.

Page de gauche:
École n° 19 Alfred Mabilbe, rue Véronèse à Bruxelles (Théo Serrure, 1907).

Entrée de la section primaire de l'école J. J. Michel, couronnée d'un pignon.





Façade à rue avec corniche ouvragée de l'antenne de l'athénée Fernand Blum.

LES ÉCOLES DE HENRI JACOBS (1864-1935)

Avec Henri Jacobs, l'École modèle entre de plain-pied dans l'Art nouveau, que l'on croit ordinairement réservé aux riches propriétaires d'hôtels particuliers.

Émule de Victor Horta dont il est le contemporain, il est le seul architecte de la mouvance Art nouveau à s'être consacré en priorité à la construction d'écoles et de logements sociaux. Influencé par le mouvement laïque et social de la fin du XIX^e siècle, il marque dans la pierre sa volonté de participer à un enseignement progressiste en rupture avec les conceptions architecturales de l'école traditionnelle. Ses préoccupations tendent de concilier les exigences rationnelles du programme et l'aspect esthétique de la construction.

Avec un projet intitulé «Plutôt la qualité que la quantité» – titre qui le caractérise avec beaucoup de pertinence – il remporte le premier prix d'un concours d'architecture organisé par la commune de Laeken pour la construction de maisons ouvrières en 1892. Deux années plus tard, la même commune lui confie les plans d'une première école située rue Thys-Vanham, dans un quartier populaire qui en est singulièrement dépourvu.

Sa notoriété grandit lorsqu'il est nommé architecte officiel du Foyer schaarbeekois en 1899. Il obtient aussi plusieurs commandes de plans d'écoles pour les communes de Forest, Bruxelles, Schaerbeek et Etterbeek. On lui doit, outre le fameux groupe scolaire des rues Josaphat et de la Ruche à Schaerbeek auquel nous consacrons un large commentaire, les plans et la réalisation de l'école communale n° 33 (1897-1906) située rue Thys-Vanham à Laeken, l'institut Diderot (1910) rue des Capucins 58 à Bruxelles, l'école communale n° 4 (1911) de la rue Rodenbach à Forest, le Centre scolaire du Souverain (1912) rues du docteur Robert Willame et des Écoliers à Auderghem, une antenne de l'athénée Fernand Blum (1913) avenue de Roodebeek à Schaerbeek et l'athénée royal d'Uccle I (1921) avenue Houzeau.

Évoluant dans des secteurs où les moyens budgétaires sont calculés au plus juste, il utilise les palettes décoratives de l'Art nouveau avec parcimonie et discrétion, même si c'est toujours avec un soin et un souci du détail qui forcent l'admiration. Chez lui, la qualité architecturale se veut didactique afin d'insuffler le goût du bien et du beau : «L'école, c'est par excellence le lieu familier de l'enfant, et plus cet

endroit sera clair et beau et plus l'enfant y développera son cerveau dans des conditions harmonieuses. Homme plus tard, il voudra retrouver dans son foyer et dans les monuments de son pays la même beauté, la même clarté et la même harmonie.» (*Le Document*, janvier 1925)

Aucun détail n'est négligé dans les compositions scolaires de Jacobs : fresques, mosaïques, luminaires, mobilier scolaire, sgraffites font de l'ensemble une œuvre d'art totale acquise à sa mission pédagogique. Mais à la différence de Victor Horta qui peut faire appel à des artisans pour satisfaire le goût de ses clients issus de la bourgeoisie, Henri Jacobs travaille avec des matériaux industriels qu'il utilise le plus souvent bruts.

En matière de disposition générale des bâtiments, Henri Jacobs n'innove pas. Il reste fidèle aux plans de l'École modèle définis en 1875 par la Ligue de l'enseignement : l'entrée est implantée sur une parcelle étroite à front de rue et les bâtiments se développent en intérieur d'îlot autour d'un préau central et de cours latérales. Par contre, les indices du style original de l'artiste, résolument sans ostentation, se retrouvent avec une constance remarquable à travers chacune de ses créations.

Préau de l'athénée Fernand Blum.





Façade d'inspiration Art nouveau de la rue Josaphat.

De facture classique, la pierre de taille utilisée pour la façade à rue de ses écoles leur confère une certaine austérité monumentale. Parfaitement symétrique du soubassement à la toiture, la façade est centrée autour d'un portail monumental coiffé d'un grand arc en pierre et surmonté de hautes fenêtres rectangulaires séparées par de fins trumeaux ornés. Elle est couronnée par une balustrade ajourée ou, à défaut, par une corniche arquée en pierre sculptée.

Une fois passé le vestibule, les effets de style cèdent le pas aux exigences fonctionnelles. Certes, à l'instar de ses contemporains, Henri Jacobs marie abondamment les matériaux – pierre, brique, métal et verre – et les laisse apparents. Mais, le dépouillement et la simplicité des formes et des liaisons entre matériaux, toujours très soignées, leur laissent exprimer leurs fonctions, dont la principale est d'apporter de la lumière et de la transparence dans des locaux restés trop longtemps opaques, sombres et mystérieux. Élément bon marché, la brique est omniprésente en façade aussi bien que sur les murs et plafonds des espaces de circulation. L'appareillage est simple même si sa monotonie est brisée par l'alternance des éléments colorés. L'amorce de l'escalier qui mène à l'étage a un caractère monumental : quelques marches en pierre, bordées de piliers sous arcades, sont suivies par des volées droites, soutenues par une structure métallique aux profils industriels. Les motifs de la balustrade en fer forgé sont volontiers plus personnalisés.

Grandes baies vitrées de la façade du gymnase.



L'éclairage et la ventilation des classes se font davantage par les cours extérieures que par le préau. Aussi leurs hautes fenêtres, découpées verticalement, sont regroupées en travées séparées par des piliers qui dessinent la façade de la cave au grenier. Les allèges servent de support aux seuls motifs décoratifs faits de briques polychromes, de carreaux émaillés ou de sgraffites.

Le métal apparent des linteaux de fenêtre et des colonnes reste le plus souvent nu. Les rares éléments décoratifs sont gravés dans la masse de l'élément industriel.



Trumeaux décorés de sgraffites sous la galerie.



Poutres maîtresses du plafond finement sculptées.

Le groupe scolaire construit entre le n° 259 de la rue Josaphat et le n° 30 de la rue de la Ruche à Schaerbeek est une des œuvres majeures de Henri Jacobs. Il est inauguré le 8 octobre 1907. Profitant des différences de niveaux entre les deux rues, l'architecte parvient à y loger 91 salles et de nombreux dégagements capables d'accueillir jusqu'à 1.000 élèves. Ce « palais scolaire » comprend à l'origine une école primaire de dix-huit classes, un quatrième degré de trois classes et cabinet de physique, une section manuelle (bois, fer, modelage, cartonnage), une école d'éducation physique avec gymnase et bassin de natation, une école d'industrie et de dessin et une bibliothèque populaire équipée d'une salle de lecture.

Vue d'ensemble du préau.





Baies en gradins de la cage d'escalier.

L'unité de style de l'ensemble et la finition des détails sont saluées par la critique de l'époque: «En édifiant ces écoles, l'administration communale a voulu qu'elles servent non seulement à instruire mais à éduquer; à rendre les hommes meilleurs, à relever le niveau moral du peuple et à lui donner le goût du Bien et du Beau en même temps que la Vérité et la Science s'incrustent dans son cerveau; elle a voulu que le bâtiment lui-même, ainsi que son outillage soient des leçons permanentes complétant l'enseignement de l'instituteur ou du professeur.»

Le choix des matériaux répond aux préoccupations éducatives de l'époque. Sans luxe, l'architecture s'affirme avec force: brique rouge ou émaillée, pierre bleue et marbre gris, fonte et fer laissés apparents. Des motifs décoratifs sobres et des sgraffites de M. Privat Livemont apportent une touche artistique à l'ensemble.

Les deux façades de la rue Josaphat sont individualisées. Située au n° 259, l'entrée se fait par un bâtiment symétrique, de la taille d'une habitation, présentant un appareillage de briques et pierres sculptées en façade. Trois travées verticales surplombent le porche d'entrée. Les baies vitrées, coiffées d'un linteau surbaissé au dernier étage, sont séparées par des colonnettes en fonte ouvragée. La baie centrale est surmontée d'un fronton courbé à clef coiffé d'une balustrade en pierre. Entre les étages, les trumeaux sont décorés de sgraffites. La façade du gymnase, située au n° 241 de la rue Josaphat, présente des fenêtres hautes s'ouvrant entre des colonnettes en fonte soutenant une gigantesque arcade aux courbes majestueuses.

Bouche d'aération de l'ancien système de chauffage.



Balustrades et trumeaux des baies de la cage d'escalier.

Le vestibule est garni d'une belle frise de sgraffites. Les fenêtres retrouvent les colonnettes en fonte de la façade. Au-delà, le préau est bordé de deux grandes cours, refermées sur deux côtés par les classes. Il est traité sur deux niveaux parcourus sur les quatre côtés d'une coursive métallique. Les parois et le plafond sont dominés par la brique et le métal, utilisés de manière décorative. Le plafond laisse apparaître les poutres maîtresses, finement sculptées, et les chevrons d'acier qui supportent l'étage. Déposée sur un appareillage de briques de couleur, la galerie est soutenue par des consoles et une balustrade en acier à motifs de feuilles. Les murs de la cage d'escalier sont percés de baies en gradins à pilastres et linteaux de pierre sculptée. De belles balustrades à motifs courbes sur trumeaux garnis de sgraffites atténuent son apparente austérité.



Consoles de support de la galerie du préau.

Balustrade en acier de la galerie du préau.



Travées des fenêtres sur cour.

Le plan axial des bâtiments, articulé autour des deux cours, permet un éclairage maximal des espaces intérieurs. La subdivision en travées des grandes baies vitrées des façades sur cour donne l'impression de fins piliers coiffés de chapiteaux en pierre. C'est l'effet d'optique heureux produit par les différents appareillages de la maçonnerie colorée.

Les installations techniques méritent à elles seules le détour. L'éclairage électrique était produit grâce à la vapeur provenant de la chaudière. Le chauffage à air pulsé a trouvé ici ses toutes premières utilisations : l'air aspiré de l'extérieur était filtré à travers une couche de laine de bois imbibée de glycérine avant d'être chauffé au contact de batteries à vapeur dans une salle spéciale. Humidifié et dépoussiéré, il était ensuite envoyé dans les gaines ménagères des murs.

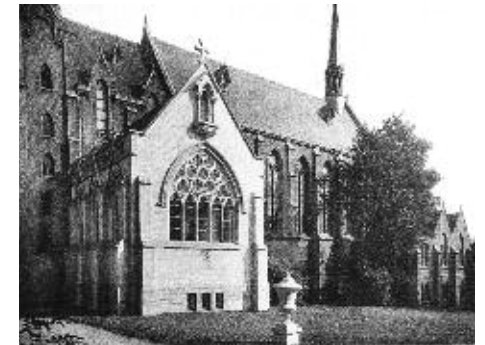
Du côté de la rue de la Ruche se trouvaient les locaux de l'école industrielle. La façade en pierre présente trois grandes baies surmontées d'un grand arc et une entrée décalée vers la droite. La frise en sgraffite figure la ruche, les abeilles et les fleurs.

Ancienne école industrielle de la rue de la Ruche : trois baies surmontées d'un arc de style Art nouveau.



Du côté de l'enseignement libre, le nombre d'établissements diminue pendant la seconde moitié du XIX^e siècle au profit de grosses institutions. Pour les garçons, les Frères des écoles chrétiennes regroupent 80 % de la population scolaire bruxelloise dans leurs écoles de Saint-Jean-aux-Minimes, Sainte-Catherine, Sainte-Gudule, du Finistère et des Riches-Claires. Le reste est dispersé entre les jésuites, rue des Ursulines, les Frères josphites, rues du Curé et du Canal, et les Frères de la Charité de Gand, rue Haute. Du côté des filles, le réseau est plus étoffé et plus dispersé.

Après une relative stagnation, l'enseignement libre connaît une nouvelle expansion à partir de 1880 sous l'effet conjugué des lois anticléricales belge et française. La première provoque la naissance d'un réseau d'écoles paroissiales. La seconde, votée le 7 juillet 1904 sous le ministère Combes, interdit aux congrégations religieuses d'enseigner sur le territoire français. Le 1^{er} octobre de la même année, les établissements d'enseignement confessionnel doivent fermer en masse. Plusieurs congrégations du nord de la France émigrent alors en Belgique, notamment à Bruxelles où elles s'installent dans les quartiers bourgeois de l'est de la ville. À l'époque, elles visent à éduquer les filles à la vie domestique, à les protéger des influences néfastes plutôt qu'à leur prodiguer un enseignement en vue d'une formation professionnelle. Citons, à titre d'exemples : les Chanoinesses de Saint-Augustin – appelées aussi du nom du faubourg de Paris qui abritait leur couvent, les Sœurs du Roule – qui fondent notamment l'école du Berlaymont, rue de la Loi (disparue), et l'institut des Dames de Marie, rue Vergote ; les Sœurs du Sacré-Cœur de Lille qui s'installent à proximité des Chanoinesses – non sans susciter leur inquiétude – dans le castel de l'avenue des Deux-Tilleuls ; les Sœurs fidèles Compagnes de Jésus qui s'adressent au curé de la nouvelle paroisse Notre-Dame du Rosaire à Uccle et obtiennent un terrain pour la construction de l'institut Montjoie.



Sacré-Cœur de Jette : ancienne chapelle (1878) et crypte néogothique (1933) abritant les reliques de Madeleine-Sophie Barat.



Façade du château d'Helmet, ancienne propriété de la famille de Walckiers.

Aile de style Art Déco ajoutée en 1923.



À la différence de l'architecture des bâtiments de l'école publique qui épouse étroitement les courants dominants de son temps, celle des écoles confessionnelles opte résolument pour une imitation des styles des édifices religieux du passé : le néo-roman et le néogothique. Cela traduit, à n'en pas douter, une conception de l'enseignement plus liée à des valeurs traditionnelles qu'à une volonté d'émancipation.

DES DOMAINES PRIVÉS RÉAFFECTÉS

De nombreuses écoles sont créées au départ d'une vaste propriété privée. Le château ou la grosse villa sert alors de noyau de départ et le parc qui l'environne est progressivement grignoté par les constructions nouvelles. L'institut de la Sainte-Famille d'Helmet et le Sacré-Cœur de Jette en sont des exemples, ainsi que le Sacré-Cœur de Lindthout.

Sacré-Cœur de Jette : ancien pensionnat néoclassique entièrement reconstruit en 1985.

Bâtiments de l'école primaire.



Sacré-Cœur de Lindthout

Chassées de France, les Sœurs du Sacré-Cœur de Lille décident de s'installer à Bruxelles pour poursuivre leur mission pédagogique. Le parc du « castel » de Woluwe-Saint-Lambert les intéresse : il offre de larges dégagements pour les extensions futures, est situé à front du boulevard Brand Whitlock récemment percé et au centre d'un quartier en voie d'urbanisation.

Le château de Lindthout avait été construit entre 1867 et 1869 par un avocat, Auguste Beckers, dans un style éclectique mélangeant la Renaissance flamande et le néogothique. Le banquier Charles-Henri Dietrich le rachète en 1898 et le cède ensuite à la congrégation religieuse pour sa nouvelle implantation. S'y sentant à l'étroit, il avait jeté son dévolu sur le domaine de Val Duchesse. Le castel possède un décor intérieur somptueux, d'inspiration éclectique : murs peints en trompe-l'œil, vitraux, lambris, tissus, carreaux de faïence, cheminée. L'ancienne salle de bal a été transformée en chapelle avec une voûte en berceau en bois, la grande baie vitrée a pris la forme d'une rosace. Les anciennes écuries et la conciergerie, situées du côté du boulevard Brand Whitlock, sont de style Renaissance flamande.

Pour loger la centaine de pensionnaires qui les accompagnent, les sœurs entreprennent aussitôt la construction de deux nouvelles ailes, accolées au castel d'une part et à l'écurie de l'autre, dans le même style néogothique que le castel. Afin de ménager la susceptibilité des écoles confessionnelles des alentours, l'évêque décide de fermer l'accès au pensionnat aux élèves de nationalité belge jusqu'en 1912.



Anciennes écuries et conciergerie du château avec, à l'avant-plan, le puits couronné d'un baldaquin en fer forgé.

Château de Lindthout construit en style éclectique par Auguste Beckers entre 1867 et 1869.



Aile des primaires construite dans le même style que le château (1912).

Grande chapelle néogothique garnie des meubles des maisons françaises du Sacré-Cœur.

Avant la Première Guerre mondiale débute la construction de la chapelle et de l'aile des primaires. Achevée après les hostilités, la grande chapelle néogothique est garnie de meubles, vitraux et boiseries provenant de maisons du Sacré-Cœur fermées en France.

À mesure de l'accroissement de la population scolaire, de nouvelles ailes sont encore construites au milieu des années 1930 du côté de l'avenue Albert-Élisabeth et, au milieu des années 1960, à front de l'avenue Dietrich. Quant aux pavillons préfabriqués construits dans le jardin pour abriter les maternelles, ils ont été remplacés récemment par une nouvelle aile (voir *infra*, le chapitre consacré à l'architecture moderne).

Extensions des années 1960 (à gauche) et 1930 (à droite).



Le castel a été racheté en 1997 par la commune de Woluwe-Saint-Lambert qui y abrite l'académie de musique, de danse et des arts de la parole.

Le parc à l'anglaise, disposé autour de la dépression d'une ancienne carrière, possède de nombreux arbres centenaires : hêtres, châtaigniers, tilleuls, marronniers, platanes, charmes, tulipiers. Ses sentiers tournent autour d'une fausse grotte, d'un plan d'eau et d'une ancienne glacière.



Institut Sainte-Geneviève à Etterbeek, de style néogothique.

LES ÉCOLES FONDÉES PAR DES PAROISSES OU DES ORDRES RELIGIEUX

D'autres installations, rattachées à une paroisse ou fondées par un ordre religieux régulier, accompagnent les extensions de la ville vers les faubourgs. En 1903, les Frères des écoles chrétiennes déménagent l'institut Saint-Stanislas à l'avenue des Nerviens, en face du Cinquantenaire. Simultanément, l'institut Sainte-Geneviève est construit à Etterbeek par l'architecte Serneels, dans un style néogothique.

La fondation de l'institut Saint-André coïncide pratiquement avec la création de la paroisse Saint-Philippe de Néri à La Cambre. En 1905, les religieuses de Saint-André acquièrent, pour ce faire, un terrain situé à côté d'un dépôt de trams, au centre d'un îlot séparant la chaussée de Boendael et l'avenue de l'Hippodrome.

Quelques années plus tard, le cardinal Goossens charge l'abbé Carbuy de l'implantation d'un nouveau collège au cœur de la commune d'Uccle en plein développement. C'est le collège Saint-Pierre, installé avenue Coghen.

Collège Roi Baudouin

Fondée en 1910, la paroisse Saint-Albert à Schaerbeek décide de se doter d'une école deux ans plus tard. La communauté des Frères des écoles chrétiennes désire créer « un établissement scolaire de beauté



École de la paroisse Saint-Albert à Schaerbeek par l'architecte Paul Dhaeyer, aujourd'hui collège Roi Baudouin.

géométrique» avec sections primaire et secondaire. Grâce à de généreux donateurs – Laure et Robert Brunner – le projet sera vite concrétisé avenue Félix Marchal. Les plans sont confiés à l'architecte Paul Dhaeyer mais, en raison de la Première Guerre mondiale, le chantier n'est entamé qu'en 1921 par l'aile parallèle à l'avenue Léon Mahillon. Le bâtiment central et l'aile perpendiculaire à l'avenue Félix Marchal sont ensuite construits, avant la chapelle, dont le chevet est orienté vers

l'extérieur. Enfin, en 1931, le jardin est aménagé et clôturé par un mur percé d'un portail. Victime de son succès, l'école va bientôt s'agrandir à l'emplacement de maisons situées à front des rues du Radium et Victor Hugo. Le 1^{er} septembre 1939, vingt classes et locaux supplémentaires, un réfectoire et une terrasse-jardin sur toit plat viennent compléter l'ensemble. De nouvelles annexes et transformations seront encore exécutées, au gré des besoins, successivement en 1949, 1959, 1967, 1972 et 1984 sous la houlette de Paul et Stéphane Dhaeyer et J. Duyver. Le Centre scolaire regroupe désormais trois instituts : Notre-Dame de la Paix, Saint-Jean-Vincent et Louise de Marillac sous l'appellation collège Roi Baudouin.

Traditionnelle mais bénéficiant des techniques et des matériaux modernes comme le béton et l'acier, l'architecture de l'édifice répond bien à l'esprit de l'époque. Avec ses larges baies vitrées, ses classes spacieuses, ses larges couloirs, son mobilier et ses placards intégrés, elle dégage une impression de solidité fonctionnelle sans être dépourvue d'harmonie.

Collège Sint-Jan Berchmans

Les jésuites ouvrent leur premier collège en Belgique le 29 août 1835 dans l'ancien hôtel de Hornes, rue des Ursulines. L'église fut amputée du chœur lors de l'aménagement d'une grande cour autour de laquelle sont construits les nouveaux bâtiments du complexe scolaire conçus entre 1909 et 1914 par l'architecte Georges Cochaux. Leurs

façades de briques et de pierre blanche sur moellons en pierre bleue sont éclectiques avec de forts emprunts à la Renaissance flamande. Une statue de saint Michel, œuvre de A. De Beul, surplombe le porche d'entrée du collège.

Au début, deux classes inférieures de grammaire accueillent quelque 60 élèves. Les classes couvrent petit à petit l'ensemble du programme scolaire et les maisons voisines sont appropriées, transformant le collège en un dédale inextricable de couloirs, escaliers, pièces de tailles différentes. En face, les jésuites érigent un internat, ouvert dès 1843. L'accroissement continu de la population scolaire exige une solution radicale : rénover en profondeur les bâtiments ou déménager. Si le déménagement est préféré, c'est que la jonction Nord-Midi, dont les travaux ont commencé en 1903, doit amputer une partie de l'internat. Mais, sous la pression des parents et des anciens élèves, l'ancien établissement est maintenu.

Le collège s'appelle Saint-Michel jusqu'en 1905. Il porte ensuite le nom d' « ancien collège Saint-Michel » pour se démarquer du « nouveau collège Saint-Michel » d'Etterbeek (voir *infra*).

En 1921, il est rebaptisé collège Saint-Jean Berchmans, puis Sint-Jan Berchmanscollege en 1953, lorsque la section francophone quitte définitivement la rue des Ursulines pour Etterbeek.

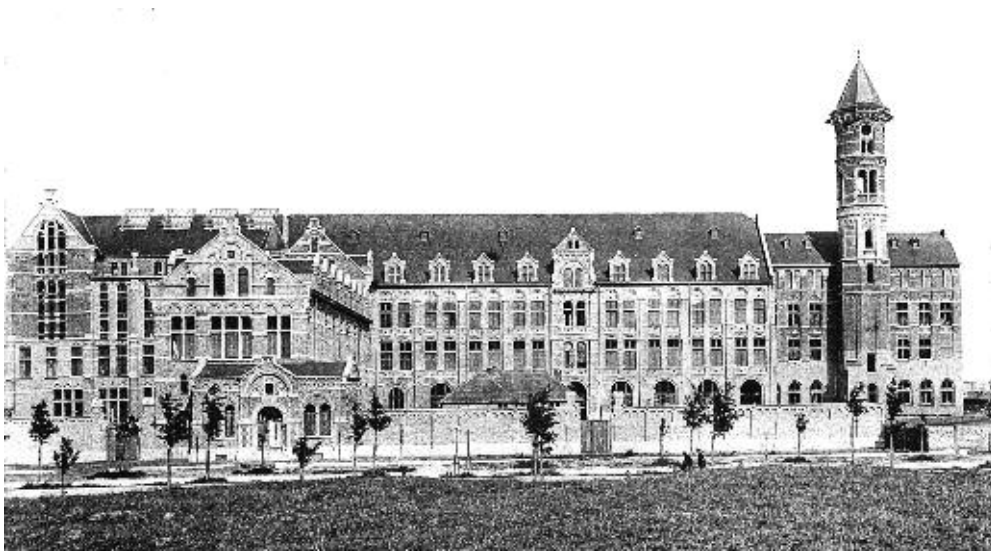


Statue de saint Michel au-dessus du porche d'entrée.

Sint-Jan Berchmanscollege: angle rue du Poinçon.



L'austère édifice, rue des Ursulines.



Première phase de construction du nouveau collège Saint-Michel (1902-1905).

Collège Saint-Michel

La Compagnie de Jésus jette son dévolu sur un terrain de six hectares situé à Etterbeek, à front du nouveau boulevard circulaire de 27 kilomètres de long et 35 mètres de large, reliant les communes extérieures de la capitale. C'est l'axe principal du plan d'ensemble pour l'extension et l'embellissement de l'agglomération bruxelloise (1862) réalisé par l'inspecteur voyer Victor Besme. Ce plan sera totalement réalisé à l'est et au sud entre 1886 et 1914 à partir de l'avenue Albert à Uccle jusqu'à l'avenue Jules Van Praet, tandis qu'il restera inachevé à l'ouest au-delà du boulevard de Smet de Naeyer et du boulevard Louis Mettwie.

Les plans du nouvel édifice, construit en phases successives par les entreprises J. Van Deuren, sont dressés par les architectes A. Gellé et J. Prémont sous la supervision active du père Théophile Thisquen d'Arlon. Le programme prévoyait, outre les locaux de l'école, des logements pour les jésuites et les internes ainsi que des espaces pour la bibliothèque de la société des bollandistes, savants férus d'hagiographie chrétienne. Les travaux sont entamés le 11 mars 1902 et la première phase achevée pour la rentrée scolaire de 1905.

Avec le « nouveau collège Saint-Michel », on plonge dans le néo-roman d'inspiration rhénane dont la façade multiplie les motifs : rosaces simplifiées, pignons, fausses arcades. Ce qui frappe d'emblée,

Pignons et rosaces des façades.

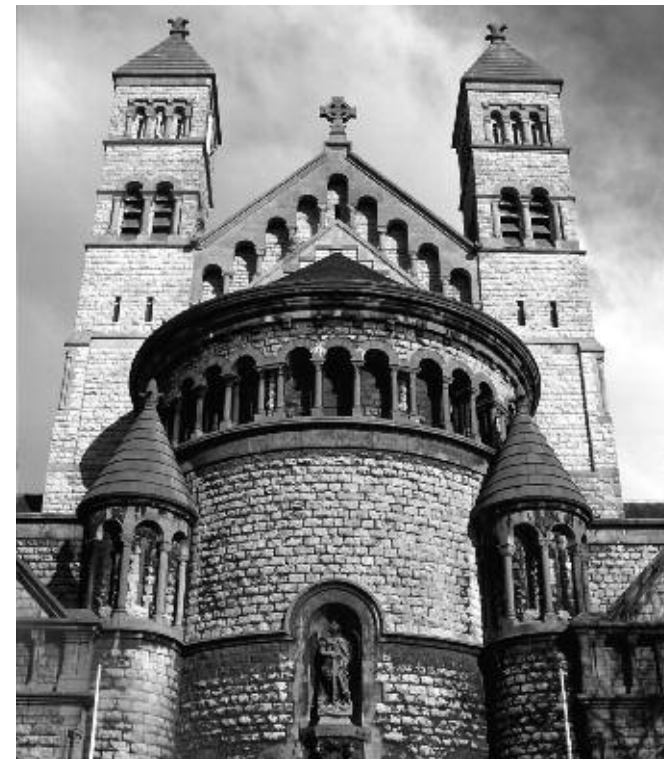


c'est la simplicité et la clarté du plan qui s'articule autour de vastes couloirs s'étendant, sur trois étages et des combles, d'un bout à l'autre de l'édifice. Autour d'un vaisseau central, six ailes délimitent entre elles des cours, dont certaines ressemblent étrangement à des cloîtres. Les classes, pourvues de larges et hautes fenêtres, sont réparties de part et d'autre des couloirs.

Une des ailes est occupée par l'église Saint-Jean Berchmans construite par les mêmes architectes entre 1908 et 1909 dans un style roman rhénan réinterprété. Né à Diest en 1599, Jean Berchmans entre dans la Compagnie de Jésus en 1616. Envoyé à Rome pour y parfaire ses études, il y meurt le 13 août 1621 au terme d'une courte maladie. Sa piété sincère, sa charité sans détours, sa constante bonne humeur l'avaient rendu cher à tous. Non dénué de charme, l'édifice frappe par la simplicité et l'harmonie de ses proportions. Fait rare, la façade est entièrement construite en pierre bleue et moellons rosés de la Gileppe.



Les couloirs intérieurs sont pourvus d'arcades en plein cintre.



Façade en pierre bleue et moellons rosés de la Gileppe de l'église Saint-Jean Berchmans.

De l'école fonctionnelle à l'école ludique



Athénée royal de Koekelberg: mélange de pierre, de briques et châssis en acier des façades latérales.

Après la Seconde Guerre mondiale, la distinction entre réseaux d'enseignement comme critère de classification de l'architecture des bâtiments perd toute pertinence. Toutes les nouvelles constructions s'inscrivent désormais dans les certitudes et les errances de leur temps.

Dans l'entre-deux-guerres, l'architecture scolaire est fonctionnelle, parfois monumentale et pompeuse. Elle s'affirme par la netteté, la sobriété de ses lignes, d'où toute décoration est pratiquement bannie, et la clarté de sa structure. L'usage du béton, de la brique jaune, de la pierre de parement, des châssis en acier et des grandes baies vitrées rectangulaires à impostes participent de ce parti esthétique. L'architecte Charles Van Nueten (1899-1989) laisse à Bruxelles deux écoles d'inspiration moderniste, l'une rue de l'Abondance à Saint-Josse-ten-Noode (1928), l'autre rue Eugène De Smet à Jette (1934). L'école maternelle et primaire de Dieleghem se caractérise par sa structure en béton et ses grandes verrières découpées en petits rectangles d'acier.

L'allure générale de l'architecture publique monumentale de l'époque ne peut sans doute pas être dissociée de la montée des nationalismes. Elle mêle volontiers grandiloquence classique et particularités locales au service de la propagande du pays. À Bruxelles, le bâtiment le plus emblématique de cette tendance, à côté de l'athénée André Vésale à Etterbeek, est assurément l'athénée royal de Koekelberg.

Athénée royal de Koekelberg

Construit en quatre phases successives entre 1933 et 1950, l'athénée royal de Koekelberg, situé entre l'avenue de Berchem-Sainte-Agathe et la rue Omer Lepreux, est sans doute le bâtiment scolaire bruxellois le plus inspiré par l'Art Déco, bien qu'il ait été entamé par un architecte de l'Art nouveau, Henri Jacobs. Mouvement pluridisciplinaire de l'entre-deux-guerres, l'Art Déco tente de réaliser une synthèse entre les styles et thèmes du passé et les lignes modernes.



Façade Art Déco du bâtiment principal.

La ligne résolument moderniste par son côté tranchant et sobre n'empêche nullement de multiplier les références classiques qui donnent à certaines parties de l'édifice l'apparence d'un temple romain. Le porche d'entrée est, à cet égard, très instructif: sur un fond légèrement courbé, des colonnes en pierre non sculptées précèdent trois portes vitrées. Elles supportent un balcon animé par une rambarde en fer forgé, seul élément décoratif de la façade avec le médaillon qui trône au sommet. Au-dessus de deux grandes baies vitrées encadrées de pierre et coiffées d'un petit entablement, le dernier étage présente à nouveau une série de colonnes, plus courtes et plus fines, devant les baies vitrées.

Après la Seconde Guerre mondiale, l'architecture scolaire ne cherche plus guère à exprimer une quelconque symbolique, laïque ou religieuse. Comme bâtiment public, l'école ne se distingue plus de l'immeuble de bureau, du hangar industriel, voire de la villa résidentielle. Elle est avant tout fonctionnelle et pratique.



École maternelle des Colibris.

École maternelle des Aigrettes.

Alors que surgissent dans le ciel bruxellois les grandes barres à appartements implantées dans des jardins, sur le modèle déjà préconisé par Le Corbusier en 1925, l'école adapte le même schéma à ses propres besoins. Au milieu des cours de récréation, des bâtiments rectangulaires empilent des étages répétitifs conçus selon une structure unique. Les classes rangées en file indienne le long d'un couloir qui longe toute la façade déploient de grandes baies vitrées exposées au sud. Les plateaux sont découpés en cellules de classes par des cloisons préfabriquées, vitrées vers le couloir. La façade est, au mieux, tapissée de briques jaunes – on peut s'interroger sur les raisons de cette prédilection – au pire, de dalles de pierre ou de béton. Les larges baies vitrées vers l'extérieur sont toutes identiques et garnies de châssis métallique à imposte et simple vitrage. Les exemples de cette première tendance sont légion et rivalisent de médiocrité: le collège Don Bosco et l'école communale Prince Baudouin à Woluwe-Saint-Lambert, l'athénée royal et l'athénée technique Victor Horta d'Évere, l'athénée royal de Jette et celui de Saint-Gilles, etc. La mode pavillonnaire a également eu son heure de gloire. Nous sommes ici à la lisière d'un phénomène sociologique important, le rêve de la classe moyenne: la popularisation de la villa ou du bungalow « de plain-pied » dans la nature, entouré d'un jardinet. Profitant de l'avènement de matériaux préfabriqués légers – panneaux de fibres naturelles ou synthétiques – on en arrive à construire vite et à moindre coût des structures annoncées comme « provisoires » dont certaines sont pourtant encore en activité. L'école du parc Malou à Woluwe-Saint-Lambert et l'école Parmentier dans la commune voi-

sine abritent toujours maternelles et primaires dans des locaux parfois à la limite de la salubrité.

Le souci d'intégrer, comme par mimétisme, l'équipement scolaire dans le quartier environnant fait figure d'exception. On le rencontre toutefois à Watermael-Boitsfort, dans les cités Floréal et Le Logis. Rien, sinon la dimension des constructions et les dégagements qui les entourent, ne distingue les maisons des écoles communales maternelles des Colibris ou des Aigrettes. Jusque dans les toitures à versants en tuiles rouges, les crépis en béton naturel et les châssis à croisillons ou à guillotine, la ressemblance est totale. L'effort produit par la commune, en 1957, pour intégrer le quadrilatère de l'école du Karrenberg située au n° 31 de la rue François Ruytinx, dans le tissu de petites maisons sociales est remarquable. Avec ses toitures à versants, son pignon central à arcade surbaissée, ses baies vitrées découpées en petites fenêtres à croisillons, le souci d'intégration est constant. À la lisière du quartier, l'athénée royal de Watermael-Boitsfort apparaît, au contraire, comme un coup de poing dans l'œil. Dans toute cette grisaille fonctionnelle, ce fast-food architectural ambiant, quelques réalisations témoignent davantage du climat sociologique et des modes de leur époque.

École du Karrenberg.





Clair-Vivre, école de style « Spirou » typique de l'Exposition universelle de 1958.

Premier usage du mur-rideau en aluminium agrémenté de panneaux d'imposte de couleur vive.

Clair-Vivre

Autour de l'Exposition universelle de 1958, période d'expansion industrielle et commerciale et de progrès technologique que l'on croit sans limites, l'école communale « Clair-Vivre » d'Evere, déjà célèbre pour sa pédagogie, mérite une mention particulière. Entamée quelques années après l'Exposition universelle, le 3 février 1962, elle en épouse le style typique, appelé parfois comme par dérision style « Spirou », que l'on retrouve à l'aéroport de Zaventem ou à la gare des Guillemins à Liège.

Il se caractérise ici par l'utilisation combinée de matériaux disparates issus des technologies modernes de la construction et de la tradition : les moellons en pierre bleue pour le soubassement, les piliers en béton en forme de trapèze inversé, les briques vernissées de couleur blanche et bleue (qui donnent à l'intérieur une atmosphère de piscine publique) ou en mosaïque, les croisées en aluminium de murs-rideaux agrémentés de panneaux d'imposte aux couleurs vives, les toitures en béton légèrement inclinées et étanchées au roofing, les châssis de fenêtre aux moulures fines en bois exotique, le parement intérieur des murs en carrelage bleu ciel de forme carrée.

École Chapelle-aux-Champs

Pendant les années de crise 1970-1980 qui se caractérisent par la remise en question d'une architecture fonctionnelle rigide et sans âme, responsable de la destruction systématique de quartiers histo-

riques, on voit apparaître des démarches originales, parfois anarchisantes dans le sillage des mouvements sociaux liés à mai 1968. Sur cette toile de fond, Lucien Kroll initie une démarche participative pour la construction de la Maison médicale du site de l'Université catholique de Louvain à Woluwe-Saint-Lambert. Composée de strates architecturales juxtaposées de manière aléatoire, cette « ruine savante » assemble formes, matériaux et couleurs avec une spontanéité et une désinvolture provocantes sur un site dominé par la silhouette massive et rigide de l'hôpital Saint-Luc. Le rez-de-chaussée de l'immeuble jumeau de la « Mémé », baptisé par ironie « la mairie », abrite l'école Chapelle-aux-Champs. Point extrême de la désagrégation symbolique, celle-ci ne se distingue d'une supérette qu'à l'écriteau qui trône au-dessus de la porte.

Même si les exemples ne sont pas nombreux et concernent surtout le niveau fondamental de l'enseignement, l'architecture scolaire contemporaine se caractérise par une approche ludique qui tire son inspiration de l'imaginaire enfantin. Souci permanent de nos contemporains, l'épanouissement de l'enfant se traduit jusque dans l'organisation de l'espace qui est destiné à l'accueillir. Les architectes rivalisent d'imagination pour créer une atmosphère propice à son développement, dans le calme et la sérénité. Trois réalisations récentes suffiront à nous convaincre de cette tendance profonde qui renouvelle et diversifie, avec plus ou moins de bonheur, le langage architectural des bâtiments scolaires.



École Chapelle-aux-Champs au rez-de-chaussée de la « mairie », ruine savante conçue par Lucien Kroll.



Autre École: compartimentage des classes et toiture cintrée en zinc s'inspirant d'une architecture historicisante et ludique.

Les travées du wagon-école.

Sur les rails de l'Autre École

Sur la place Félix Govaert à Auderghem, qui abrita jadis une gare de la ligne ferroviaire reliant Bruxelles à Tervueren, l'étroit vaisseau de l'«Autre École» (pédagogie Freinet) révèle un langage architectural ludique et historique, celui d'un wagon de chemin de fer matérialisé par les travées de la façade et la forme arrondie de la toiture en zinc cintré prépatiné.

Construit en 1997 d'après les plans de l'architecte Yves Lepère (sprl Sites et cités), le wagon abrite, sur quatre niveaux, huit classes, un forum central, une bibliothèque, une salle de gymnastique et des locaux administratifs. Compte tenu de la profondeur réduite de l'édifice – à peine 7 mètres – les pièces sont disposées en enfilade, comme les compartiments d'un wagon-couchettes. L'édifice est salué dès sa conception pour ses qualités fonctionnelles et esthétiques. La construction étonne par sa transparence, révélée par l'utilisation abondante de briques translucides pour éclairer les classes, les portes-fenêtres et les châssis en bois exotiques, les pilastres en brique beige saumon qui séparent les classes, la toiture en demi-cercle, couverte de zinc. L'entrée principale est précédée d'un perron à deux volées auquel répond, à l'arrière, un double plan incliné qui conduit, par un petit pont romantique, à une aire de jeux située de l'autre côté de la promenade.

Les bungalows champêtres du Sacré-Cœur de Lindthout

Le 17 mars 2003 s'est achevée la construction, par l'architecte Philippe Colpaert, à front de l'avenue Albert-Élisabeth et à l'intérieur de l'îlot, d'une double aile pour la section maternelle du Sacré-Cœur de Lindthout, en remplacement des baraquements préfabriqués installés dans le parc de l'école vers 1960... Avec une capacité d'accueil

de quelque 300 enfants, l'école se trouvait en outre en manque criant de place.

Les matériaux utilisés dans l'ensemble de la construction, limitée à deux niveaux pour mieux correspondre à la taille de ses pensionnaires, se démarquent par leur sobriété: la brique rouge, la toiture cintrée en zinc prépatiné, les châssis de fenêtre en bois exotique divisés en carrés. À front de rue, le bâtiment en brique rouge développe sur deux niveaux les locaux communs de la section, comme le réfectoire en sous-sol, la salle de psychomotricité et de sieste à l'étage. L'accès à l'entrée principale se fait par deux pans inclinés rachetant la différence de niveau entre la rue et la butte du jardin. Pour des raisons d'accessibilité, cette différence n'est plus perceptible à l'intérieur de l'édifice. Le soubassement travaillé possède un retrait tous les trois tas de briques ainsi qu'une partie inférieure et un bandeau supérieur en pierre bleue ciselée.

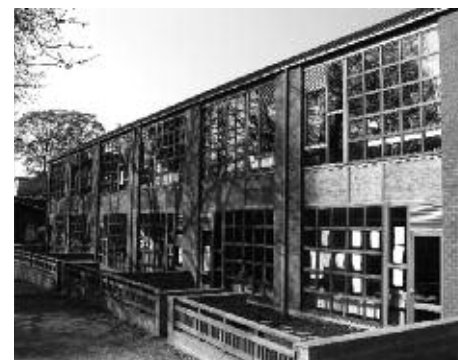
L'aile arrière, contenant les classes, a été implantée en oblique en bordure du chemin délimitant le parc, de manière à offrir à tous les enfants une vue et un accès direct sur celui-ci et d'éviter un ensoleillement des classes aux heures les plus chaudes de la journée. Toutes les classes ont donc vue sur le vallon. Pour améliorer l'éclairage des classes particulièrement profondes au rez-de-chaussée, la galerie de circulation du premier étage a été décalée par rapport à celle du rez-de-chaussée. De larges ouvertures pratiquées dans la façade du premier étage éclairent ainsi l'arrière des classes du rez-de-chaussée. Sur la cour donnant à l'arrière du bâtiment, un auvent présentant une structure légère en bois sur pylône en béton accentue l'harmonie de l'ensemble.



Aile à rue de l'école maternelle du Sacré-Cœur de Lindthout.

Classes et jardinets donnant sur le parc.

Galerie de circulation et auvent de l'aile arrière.



L'architecture des châteaux forts a inspiré la reconstruction du Val Fleuri.



Le château fort du Val Fleuri

Dernière-née de la construction scolaire au moment d'écrire ces lignes, la nouvelle aile de l'école ucloise du Val Fleuri a été inaugurée le 2 mars 2004 après deux ans et demi de travaux. Il s'agit de la première phase d'une rénovation/reconstruction complète de l'école communale. Le bureau d'architecture Art and Build signe le bâtiment aux allures ludiques inspiré de l'architecture des châteaux forts... du moins tels qu'ils sont issus de l'imaginaire des enfants. La façade de la rue Gatti de Gamond évoque, d'après les concepteurs : « ces dessins d'enfants, châteaux forts aux créneaux démesurés, des oriflammes à chaque fenêtre, un pont-levis et des douves à l'avant-plan. »

Le bâtiment s'organise autour d'une rue intérieure – espace de circulation, de rencontre et de jeux – éclairée par des tourelles vitrées, coiffées de vagues de zinc en toiture. Une passerelle en bois placée au milieu de la cage d'escalier tient de la tour de guet. Vingt-deux classes maternelles et primaires, auxquelles s'ajoutent tous les locaux à fonction collective, sont ainsi réparties sur quatre niveaux. Une attention particulière a été réservée à l'isolation acoustique des locaux et à la décoration qui utilise plusieurs essences de bois.

*

Au milieu de la cage d'escalier, la passerelle en bois tient de la tour de guet.



Les « tourelles » vitrées du château font pénétrer la lumière dans les classes.

Plus que toute autre sans doute, l'architecture scolaire sert de révélateur des idéologies dominantes et des conceptions éducatives d'une époque. On l'a très bien vu dans l'opposition radicale de la tradition et de la modernité qui sépare deux réseaux d'enseignement antagonistes à la charnière des XIX^e et XX^e siècles. Une constante les réunit cependant : symbole d'une certaine forme d'autorité, l'école ressemble furieusement à une caserne ou à une prison, plus rarement à une maison communale. Mur d'enceinte, grillages aux fenêtres, préaux à cursive, estrades magistrales, emplacement du bureau du directeur, sont autant d'indices d'une certaine conception de l'autorité et correspondent clairement, en deçà des discours, à une conception déterminée de l'éducation et du rapport hiérarchique entre le professeur et ses élèves, celui de la soumission à l'autorité. Après la Seconde Guerre mondiale, le ton change d'une manière radicale avec l'évolution des mentalités. L'école se fonde davantage dans le paysage, elle n'exprime plus de symbolique du pouvoir ou de l'autorité, contestée par ailleurs. La dimension fonctionnelle du bâtiment est clairement mise en avant, tempérée bientôt par le souci de créer un espace favorable à l'épanouissement de l'enfant, objet de toutes les sollicitudes. L'architecture se fait alors miroir d'une époque, les pierres sont sa mémoire...

Espace de rencontre et de jeux, la rue intérieure est plus qu'un simple couloir.





Collège Saint-Michel.



Château de Nicolas Bonaventure construit par l'architecte Laurent-Benoît Dewez en style Louis XVI.



Athénée royal de Koekelberg.

ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

ARON, P., DIERKENS, F., DRAGUET, M., JAUMAIN, S., ROBERTS-JONES, P., STOCKHEM, M., *Bruxelles, fin de siècle*, Paris, Flammarion, 1994.

BOCKSTAELE, D., *La Ville de Bruxelles, créatrice d'écoles, extrait des annales de la Société royale d'archéologie de Bruxelles*, s.l., s.éd., 1956.

BOON, H., *Enseignement primaire et alphabétique dans l'agglomération bruxelloise de 1830 à 1879*, Recueil de travaux d'histoire et de philologie, Louvain, UCL, 1969.

Commémoration du centenaire des écoles communales n° 6 et 21, 86, boulevard du Midi, Bruxelles, les 25 et 26 juin 1949, Bruxelles, Imp. Clarence Denis.

Construction d'écoles. Programme adopté par le conseil communal en sa séance du 21 avril 1879, Bruxelles, Imp. V^e Julien Baertsoen, 1879.

L'École modèle. Ligue de l'enseignement, Bruxelles, Librairie Gustave Mayolez, Imp. V^e Julien Baertsoen, 1880.

Histoire de la Ligue de l'enseignement et de l'éducation permanente, 1864-1989, Bruxelles, Ligue de l'enseignement, 1990.

Instructions ministérielles concernant la construction de maisons d'écoles primaires communales, Bruxelles, Imp. J. Heger, 1952.

JANSSENS, E., *Hygiène des écoles. Rapports faits au nom d'une commission du Conseil supérieur d'hygiène publique*, Bruxelles, Imp. Guyot, 1882.

JURION, F. et al., *Bruxelles, Architecture scolaire*, coll. La mémoire des pierres, Bruxelles, Fondation Roi Baudouin, 1987.

LOZE, P., FESTRE, M., VAUTIER, D. et al., *Guide de Bruxelles, XIX^e et Art nouveau*, Bruxelles, Atelier Vokaer et Commission française de la culture de l'Agglomération de Bruxelles, 1985.

Ministère de l'Intérieur, *Instructions concernant la construction et l'ameublement des maisons d'école suivies de plans et devis types*, Huy, Imp. L. Degraeve, 1875.

Le patrimoine monumental de la Belgique, Bruxelles, volume I, tome A, Pentagone A-D, Liège, Pierre Mardaga, 1989.

VAN LOO, A. et al., *Dictionnaire de l'architecture en Belgique de 1830 à nos jours*, Anvers, Fonds Mercator, 2003.

Couverture: Préau de l'école primaire n°9-10 (S'Jonghers, 1908) à Anderlecht.

Page 1: Vue d'ensemble de l'école J.-J. Michel construite par Edmond Quélin.

Dans la même collection

1. LE CINQUANTENAIRE ET SON SITE (FR - NL - ESP - GB)
2. LE CIMETIÈRE DU DIEWEG (FR - NL)
3. LA GRAND-PLACE DE BRUXELLES (FR - NL - ESP - GB)
4. LE QUARTIER DU BÉGUINAGE (FR - NL)
5. LE HEYSEL (FR - NL - ESP - GB)
6. L'AVENUE LOUIS BERTRAND ET LE PARC JOSAPHAT (FR - NL)
7. TROIS VISAGES DE PASSAGES AU XIX^e SIÈCLE GALERIES SAINT-HUBERT - GALERIE BORTIER - PASSAGE DU NORD (FR - NL - ESP - GB)
8. ANDERLECHT LA COLLÉGIALE - LE BÉGUINAGE - LA MAISON D'ERASME (FR - NL)
9. LE SABLON LE QUARTIER ET L'ÉGLISE (FR - NL - ESP - GB)
10. LE QUARTIER DES ÉTANGS D'IXELLES (FR - NL)
11. LE QUARTIER SAINTE-CATHERINE ET LES ANCIENS QUAIS (FR - NL)
12. LE PARC LÉOPOLD ARCHITECTURE ET NATURE (FR - NL - ESP - GB)
13. LE QUARTIER DES SQUARES (FR - NL - ESP - GB) MARGUERITE, AMBRIORIX, MARIE-LOUISE ET GUTENBERG
14. LE SQUARE ARMAND STEURS À SAINT-JOSSE-TEN-NOODE (FR - NL)
15. LE QUARTIER ROYAL (FR - NL - ESP - GB)
16. LE QUARTIER DE L'OBSERVATOIRE À UCCLE (FR - NL)
17. L'AVENUE DE TERVUEREN (FR - NL)
18. LA VALLÉE DE LA WOLUWÉ (FR - NL)
19. L'AVENUE LOUISE (FR - NL)
20. LES BOULEVARDS DU CENTRE (FR - NL)
21. SAINT-GILLES DE LA PORTE DE HAL À LA PRISON (FR - NL)
22. LES BOULEVARDS EXTÉRIEURS DE LA PLACE ROGIER À LA PORTE DE HAL (FR - NL)
23. LE QUARTIER SAINT-BONIFACE (FR - NL)
24. LE QUARTIER NOTRE-DAME-AUX-NEIGES (FR - NL)
25. LES CANAUX BRUXELLOIS (FR - NL)
26. MARCHÉS DU PENTAGONE (FR - NL)
27. IMPASSES DE BRUXELLES (FR - NL)
28. UCCLE, MAISONS ET VILLAS (FR - NL)
29. LA PREMIÈRE ENCEINTE (FR - NL)
30. LE BOIS DE LA CAMBRE (FR - NL)
31. LE PALAIS DE JUSTICE (FR - NL)
32. L'ABBAYE DE LA CAMBRE (FR - NL)
33. L'AVENUE MOLIÈRE ET LE QUARTIER BERKENDAEL (FR - NL)
34. LES CITÉS-JARDINS LE LOGIS ET FLORÉAL (FR - NL)
35. CINÉMAS BRUXELLOIS (FR - NL)
36. LA RUE AUX LAINES ET SES DEMEURES HISTORIQUES (FR - NL)
37. LE DOMAINE ROYAL DE LAEKEN (FR - NL)
38. CIMETIÈRES ET NÉCROPOLES (FR - NL)
39. HISTOIRE DES ÉCOLES BRUXELLOISES (FR - NL)
40. LES BOULEVARDS EXTÉRIEURS DE LA PORTE DE HAL À LA PLACE ROGIER (FR - NL)
41. L'ABBAYE DE DIELEGHEM (FR - NL)
42. L'ANCIEN PALAIS DU COUDENBERG (FR - NL - GB)
43. LES IMMEUBLES À APPARTEMENTS DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES (FR - NL)
44. LA CITÉ ADMINISTRATIVE DE L'ÉTAT (FR - NL)
45. L'HÔTEL COMMUNAL DE SCHAERBEEK ET LA PLACE COUGNON (FR - NL)
46. LES MAROLLES (FR - NL)
47. AU CŒUR DE FOREST ÉGLISE SAINT-DENIS, ABBAYE, MAISON COMMUNALE (FR - NL)
48. BRUXELLES ET SES CAFÉS (FR - NL)
49. LE PATRIMOINE RURAL (FR - NL)
50. LE PATRIMOINE MILITAIRE (FR - NL)
51. BRUGMANN L'HÔPITAL-JARDIN DE VICTOR HORTA (FR - NL)
52. GANSHOREN ENTREVILLE ET NATURE (NL - FR)
53. LE QUARTIER DE L'ALTITUDE CENT (NL - FR)

Collection Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire

Faire découvrir les multiples joyaux du patrimoine de Bruxelles, tel est l'objectif de la collection **Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire**.

Anecdotes, documents inédits, illustrations anciennes, histoires, considérations urbanistiques, architecturales et artistiques, autant de facettes qui exciteront la curiosité du lecteur-promeneur.

Histoire des écoles bruxelloises

Au XIX^e siècle, l'architecture scolaire laïque se veut en phase avec la modernité. La science et les techniques sont perçues comme essentielles à l'émancipation de l'homme. L'architecture des écoles confessionnelles repose davantage sur les valeurs de la tradition. Elle puise son inspiration dans le large répertoire architectural des édifices religieux. Une constante réunit cependant les deux tendances : symbole de l'autorité, l'établissement scolaire s'apparente le plus souvent à une caserne.

Après la Deuxième Guerre mondiale, l'école se fonde davantage dans le paysage. Elle devient tour à tour fonctionnelle, agréable, voire confortable, dans le souci constant de créer un espace propice à l'épanouissement de l'enfant devenu l'objet de toutes les sollicitudes.

Emir KIR,
Secrétaire d'État
en charge des Monuments et des Sites

